



Le vison est un bel animal, aussi à l'aise dans l'eau que sur terre, mais à mauvais caractère et aux goûts sanguinaires, qui souvent s'amuse à tuer pour le plaisir.

(Photo du Musée national du Canada.)

Deux truites rouges de huit pouces m'attendaient, enfilées dans une fourche d'aulne et plongées à l'eau, s'y décolorent de minute en minute, quand j'entendis un bruit d'herbes remuées qui s'amplifia en se rapprochant.

Un animal venait, difficile à identifier par ses frôlements, et qui ne saisissait pas mon odeur humaine, emportée par un vent contraire dont tremblaient les ramures au-dessus de ma tête. J'attendis, me gardant de remuer, et fus récompensé de ma peine.

Un museau parut, curieux et pointu, se levant à travers des branches mortes, et deux yeux brillants se fixèrent sur mon immobile personne, n'y voyant autre chose qu'un arbre comme d'autres, un poteau, une statue, encore que les bêtes sauvages s'y connaissent mal en sculpture, de marbre ou de bois.

C'était un vison de l'année, âgé d'environ cinq mois, à la robe d'un brun ambré qui pâlisait aux parties inférieures du corps gracieux, allongé et d'une remarquable souplesse. Il ne m'accorda aucune attention, convaincu que je n'existais pas, et se dirigea en droite ligne vers mes poissons, se réjouissant à l'avance d'un festin en perspective.

Sans bouger d'un poil, je dis de ma voix la plus grave :

—T'as pas honte, voleur !

Il tourna sur lui-même, rentra d'un bond dans la forêt, se demandant quel tonnerre de Dieu il venait d'entendre, qui ne ressemblait pas à l'autre, plus sourd, plus terrible, mais familier et peu dangereux.

Debout sur une roche plate à trois pieds du rivage, entouré d'eau bruissant qui accrochait aux joncs des pa-

quets d'écume, j'abandonnais au courant une ligne armée de trois mouches artificielles, dans l'espoir qu'une truite happerait l'une ou l'autre au détour d'une courbe. Je venais d'en amener deux de cette manière, mais la troisième tardait à se manifester. C'était l'automne, par un frais après-midi de soleil et d'air sec, sur une crique isolée qui prolongeait la décharge du lac Brown, dans le bassin de la rivière Mattawin.

Mon vison parti, je ne comptais pas le revoir. Je me trompais, car je l'aperçus après quelques minutes, mais cette fois à la nage, qui contournait mon flot minuscule. Frustré dans son expédition de terre, il croyait donner le change en prenant la voie d'eau, songeant en sa cervelle inexpérimentée que ruse aussi subtile que la sienne lui mettrait sous la dent de la chair fraîche, en dépit et à l'insu de l'ennemi inconnu qui criait à tue-tête. Lui aussi se trompait, qui l'apprendrait à ses dépens.

La jolie bête gagna en un savant demi-cercle le milieu du ruisseau grossi, se tenant à distance respectueuse de ma roche, pour ensuite piquer droit sur mes poissons défunts, guidée par leur odeur, son instinct ou les deux.

Je l'apostrophai de nouveau comme elle touchait terre, et elle fonça une fois de plus dans la broussaille, s'y perdant sans laisser de traces, le temps d'un éclair. L'instant d'après, elle recommençait son manège, venant d'une autre direction, non rebutée par mon peu de civilité. Je recriai et elle disparut une troisième fois, au moment où je percevais un chatouillement à l'extrémité de mon fil à la dérive. Je ferai un poisson blanc d'une demi-livre, de cette variété appelée "watassé" en pays mauricien, que je tuai entre mes

doigts après l'avoir dégagé de l'hameçon.

Entre temps, le vison revenait à la charge. Il avait faim et ne désarmait pas. Comme il abordait après le dernier plongeon destiné à me tromper sur ses intentions, je lui lançai la proie dont je ne voulais pas, et il sauta dessus avec un ardeur qui témoignait de son contentement, se sauvant pour ne pas revenir. Il eut son dîner et je gardai le mien, plus difficile que lui sur la qualité de la chair.

Membre de la famille des belettes, le vison est un animal à fourrure parmi les plus recherchés. Il s'en capture en Amérique du Nord un demi-million par an, dont la moitié au Canada, mais pareille hécatombe n'influe guère sur son habileté à survivre. S'il abonde à peu près partout sur le continent, sauf à Terre-Neuve, dans le nord de l'Ungava et les régions désertiques du sud-ouest américain, l'homme ne l'a pas effrayé en envahissant son habitat. Il s'accommode de la civilisation, vit en marge de la colonisation et des cultures, même dans l'ombre des villes.

J'avais dix ou onze ans quand je vis mon premier vison à l'état sauvage. Cela se passait à Upton dans le comté de Bagot, parmi les îles de la Chute sur la rivière Noire, à quatre milles du village. Déjà je pêchais à la ligne en cet âge tendre. Je tenais avec sérieux une longue canne de bambou, quand j'aperçus un animal nageant vers la berge opposée à la mienne, dont j'ignorais le nom. Sur ma description sommaire à la maison, mon père et deux oncles me révélèrent son identité.

J'eus plusieurs fois, sur le même cours d'eau, l'occasion de suivre les ébats de visons que ma présence n'effrayait pas. Je me souviens de l'un d'eux, qui jouait seul à cache-cache parmi les pierres formant le pilier central du pont couvert, à cheval sur la rivière, entre le chemin des moulins et celui qui conduit à Saint-Valérien de Shefford. Un autre, par une matinée ensoleillée, se donnait l'air de me harquer, paraissant et disparaissant sous mon nez, pendant que je pêchais de la blanchaille dans le ruisseau Belval.

Vingt-cinq ans plus tard, le vison continuait de se maintenir dans la région. Malgré les chasseurs et leurs pièges, malgré le plus grand nombre de coureurs de grève et limoneux, amenés par automobiles et camions.

Un jour que je m'amusais à capturer des grenouilles d'une chaloupe, suivant le rivage en amont de la digue d'alimentation des moulins, je vis ensemble cinq visons. Une femelle et ses jeunes du printemps, qui s'en allaient à la queue leu leu, affairés et vifs, courant

# VISION: le gentleman-cambrioleur de notre faune

en rasant le sol, un peu comme s'ils rampaient.

J'avais avec moi mes deux filles et une de leurs amies, qui se mirent à crier ensemble en apercevant les bêtes, pour marquer leur plaisir de la découverte. Les visons de s'éclipser aussitôt, plongeant parmi les racines d'aulnages en bordure de l'eau.

Je recommandai :

—Tenez-vous tranquilles, ne criez plus, ne parlez pas, et ils vont revenir.

Ce qui se produisit après quelques minutes, mais ces demoiselles se'exclamèrent avec autant de bruit que la première fois, et les bestioles de s'effacer à nouveau.

Incapable d'obtenir le silence requis, je me remis à la poursuite des batraciens aux cuisses charnues. L'instant d'après, l'embarcation s'éloignant, les cinq visons sortirent de leur cachette et continuèrent leur chemin à la file, sans s'éloigner du bord de l'eau. Ils savaient ce qu'ils voulaient et où ils allaient. La mère du moins le savait et les autres lui faisaient confiance.

—Une parure de cou qui s'en va !

—Ou le commencement d'un manteau...

—Une manche au moins, peut-être plus...

A la fin d'août, les petits étaient presque aussi gros que la mère, gras à plein cuir, d'un brun plus foncé que les sujets aperçus jusque là dans le voisinage. Couleur qui tenait à l'époque, car l'animal devient presque noir en septembre, pour pâlir après la mue d'automne.

Dans le Haut Saint-Maurice, où se rencontrent la plupart des animaux à fourrure, mais refoulés par l'envahissement des opérations forestières, le vison, de son nom savant "Mustela vison", reste abondant. Même si nous n'en voyons pas, nous découvrons chaque jour, le long de ruisseaux et criques, dans les chemins de portage qui les suivent, ces cabanes grossières de branches et de sapinages, hautes d'une quinzaine de pouces, où Indiens et trappeurs tendent pour eux leurs pièges d'acier. Il n'y a pas à se tromper sur le type classique de ces constructions. Moins habitués à l'homme que leurs frères d'en bas, les visons du nord le redoutent davantage et se tiennent à couvert. Sauf parfois les jeunes, plus téméraires, comme celui du secteur de la Mattawin qui en voulait à mes truites.

Même s'il est à l'aise sur terre, où il court à la façon d'un rat démesuré, mais en arquant le dos, l'animal ne se

pas du voisinage de l'eau. Il n'est pas aussi habile sur le sol que la belette, ni aussi puissant nageur que la loutre, l'une et l'autre de la même famille que lui. Il chasse en forêt comme la première, dans l'eau comme la seconde. Avec ce résultat qu'il est beaucoup plus carnivore, se nourrissant de chair et de poisson, même avancé.

Il s'accommode de rats, mulots et souris, de grenouilles et têtards, d'écrevisses, de crustacés, s'attaque même au rat musqué, apte pourtant à se défendre, mais vite réduit à quia par un vison en appétit. En pays cultivé, il compte parmi les plus terribles ennemis de la basse-cour, à l'égal de la belette. Il grimpe à certains arbres, ceux à écorce rude, pour y dévorer les oiseaux dans les nids, ne dédaigne ni un écureuil ni une chauve-souris, fond à l'occasion sur un lièvre et la saigne d'un coup de dent, une fois redescendu sur le plancher des vaches.

Comme la souris des bois, le tiamia ou suisse, l'écureuil gris, le vison emmagasine pour usage futur la nourriture qu'il a de trop. Qu'il s'agisse de poisson ou de viande, peu importe. Que le contenu de son garde-manger pourrisse peu à peu et sente mauvais, cela non plus ne le dérange pas. S'il a le nez fin pour repérer une proie possible et la suivre à la piste, la viande faisan-dée ne lui inspire aucune répugnance.

Le vison est un animal aux habitudes solitaires, peu sociable, même égoïste, qui vit d'ordinaire à bonne distance de ses semblables. Il peut y avoir des exceptions, mais il s'agit alors de frères et soeurs d'une même portée, qui n'ont pas appris à se séparer. Après les amours, le mâle s'éloigne de la femelle, qui élève seule les petits, au nombre de quatre ou cinq. C'est là la famille normale, mais il s'en rencontre de huit ou dix enfants, même de douze. Les jeunes naissent aveugles et nus, fin d'avril ou mai, selon la latitude et les rigueurs de la saison. La période de gestation serait d'environ 42 jours, mais certains naturalistes prétendent qu'elle peut s'étendre à soixante et davantage. Les nouveaux-nés n'ouvrent les yeux que fort tard, après quatre ou cinq semaines.

Pour être gracieux et souple, élégant, vêtu d'une fourrure royale — fin duvet par-dessous et longs poils luisants par-dessus — le vison est comme la belette et l'écureuil roux un mauvais garnement, qui souvent s'amuse à tuer pour le plaisir. Dans un poulailler, il lui arrivera de se montrer

économe, mais aussi d'égorger une vingtaine de volailles dont il ne dévorera aucune. Au plus sucera-t-il le sang d'une ou deux. William T. Hornaday raconte que, du temps qu'il était directeur du Jardin zoologique de New-York, des visons y massacrèrent vingt-deux mouettes en une nuit, quinze en une autre, et n'y prélevèrent pas une bouchée. Dans son habitat naturel, l'animal ne se montre pas moins sanguinaire. Il ressemble sous cet angle à sa cousine belette.

Le vison est aussi voleur. Il s'empare du poisson d'un pêcheur, du gibier à poil ou à plume d'un chasseur : lièvre, gélinotte ou canard sauvage. J'ai dit là-dessus mon expérience, et comment je refusai de me laisser exploiter, les circonstances aidant. Si j'avais eu la tête tournée, ou si un bruit de cascade m'avait empêché d'entendre venir, je perdais ma pêche sans savoir d'où me venait le coup. A l'aise sous l'eau et sur terre, le vison est expert dans l'art d'escamoter un canard blessé en un rien de temps, pendant que le tireur cherche en vain à le localiser.

Si le vison commet surtout ses déprédations de nuit, il est aussi actif de jour, de sorte qu'on se demande quand il cesse de courir pour se reposer. En forêt, on l'aperçoit à la condition de s'asseoir et rester tranquille, sans un mouvement, sans un son, sans fumer, mais jamais en avançant dans un portage. Si l'on s'immobilise, il n'est pas rare qu'un vison sorte du fourré pour s'enquérir d'une situation qui peut signifier de quoi manger. Il s'éclipse à la moindre alerte, avec une rapidité qui laisse bouche-bée. A quatre ou cinq pieds de distance, il disparaît en une fraction de seconde, sans qu'on puisse s'imaginer où il a passé : dans un trou de lui seul connu, sous un amas de feuilles ou de branches, ou s'écrasant parmi le tapis forestier, avec lequel il se confond dans un mimétisme qui tient du miracle.

A y repenser, mes rencontres diurnes avec des visons, sur la rivière Noire de ma jeunesse ou dans la région du lac Brown, se produisirent dans de parfaites conditions de calme et de silence. Sauf, peut-être, en cet après-midi où je capturai du goujon à la ligne, mais l'animal me surveillait alors d'assez loin, curieux de mes gestes et persuadé que j'ignorais les siens. Il faut souligner que j'étais en pays agricole, où la présence d'humains n'offrait pas la même étrangeté qu'en plein bois. Quant

Un article signé HARRY BERNARD  
— de la Société Royale du Canada —

cette famille de cinq qui courait sur la berge, un quart de siècle plus tard, elle aussi ne nous vit que de loin, mais la mère et ses jeunes se cachèrent dans le temps d'un clin d'oeil, chaque fois que des exclamations leur arrivèrent de notre chaloupe.

Le vison est un excellent ratier, qui exterminait rats et souris, mulots et surmulots, et jusqu'au lapin sauvage (le "Cottontail", par exemple), qui cause de si lourds dégâts dans les jardins. Il serait désirable autour des bâtiments de ferme, s'il ne semait lui-même la terreur chez les habitants de la basse-cour.

A l'instar de la belette, l'animal possède un flair qui lui permet de suivre son gibier à la piste. Il chasse ainsi le lièvre, qui ne lui échappe pas. Sa vigueur physique tient de l'extraordinaire. Pesant lui-même une livre et demie ou deux, il traîne sur le sol, sans difficulté apparente, une proie de trois livres et plus, mammifère, volatile ou poisson. Sans grimper aux arbres avec l'agilité des écureuils, il s'y meut avec assez d'aise pour fuir un ennemi ou chercher son repas. A l'eau et sous l'eau, à terre et au-dessus de terre, il tire on ne peut mieux son épingle du jeu. Il a d'ailleurs la vie de sept chats et l'on a vu des sujets, coincés entre

des billots qui les écrasaient, survivre pendant des heures, finir par se libérer et reprendre leurs occupations comme si de rien n'était.

Ses remarquables qualités permettent à l'espèce de se maintenir en face de l'homme et de sa civilisation. Même aux abords des villes, dans un habitat qui reste peut-être le sien, parce qu'il l'est depuis les commencements, mais où l'on s'étonne de le voir à l'oeuvre.

HARRY BERNARD.

## VOL D'ARMES PRECIEUSES A MONTREAL

### UN APPEL A TOUS LES SPORTSMEN DU QUEBEC

Par une coïncidence extraordinaire, nous publions ce mois-ci un article intéressant sur les armes antiques qui font la joie de collectionneurs. Cet article que l'on peut lire en page vingt était encore à la composition lorsque M. W. Sucher, président de International Firearms Co. Ltd., 1011, rue Bleury, Montréal, communiquait avec nous pour nous apprendre que cette maison avait été victime d'un vol audacieux dans la nuit du 30 décembre, alors qu'une violente tempête de neige s'abat- tait sur Montréal.

"La Presse" fit un excellent reportage de ce vol et nous nous faisons un devoir, puisque nos lecteurs sont évidemment des gens intéressés aux armes à feu, de reproduire l'article écrit par Lucien Champeau du grand quotidien montréalais.

\* \* \*

M. William Sucher fulminait, ce matin.

Il y avait de quoi. Il est propriétaire, avec deux associés, de l'un des plus gros magasins d'armes à feu au pays, au n° 1011, rue Bleury.

La nuit dernière, des malfaiteurs ont pu se servir à leur aise dans son établissement parce que la neige a empêché la police de se rendre immédiatement sur les lieux.

"C'est la faute de la tempête, relatait-il ce matin, ou plutôt c'est l'absence d'outillage et d'équipement pour enlever la neige.

"Croyez-moi si vous le voulez, mais la neige a retardé de 45 minutes l'arrivée des policiers à mon magasin.

"Moi-même, j'ai pris en taxi une heure et demie pour rejoindre les agents. Je demeure au n° 3475, avenue Ridgewood; habituellement, à cette heure matinale, je franchis la distance en 15 ou 20 minutes."

Ce disant, M. Sucher montrait qu'il avait à peine pris le temps de se vêtir, qu'il avait enfilé son pantalon par-dessus son pyjama. Il portait encore sous son complet ses vêtements de nuit.

Le cambriolage a eu lieu vers 3 h.

Les malfaiteurs ont brisé une vitre de la devanture et ont enlevé un grilla-

ge protecteur.

Au même moment, une sonnerie électrique s'est fait entendre au bureau d'une compagnie qui se charge de la surveillance des établissements commerciaux au moyen de nombreux fils électriques fixés aux fenêtres de ses établissements et reliés à ses bureaux.

Le gardien de la compagnie a immédiatement alerté la police. La neige ou plutôt l'absence d'appareils pour l'enlever a fait le reste.

"Sur tout mon parcours entre mon domicile et mon magasin, je n'ai vu aucun appareil pour enlever la neige, a continué M. Sucher. J'ai été retardé comme la police."

Inutile de préciser que, dans des circonstances aussi favorables, les voleurs ont procédé sans hâte, en choisissant les armes de leur goût :

"C'est une perte sèche pour moi, a continué M. Sucher, car je ne peux pas m'assurer contre le vol.

"Les malfaiteurs ont pris une centaine de revolvers et de pistolets qui peuvent servir admirablement à des hold-up. La valeur des articles disparus atteint \$3,000. C'est notre plus gros vol de l'année. Nous en avons déjà subi une dizaine."

M. Sucher a ajouté que les voleurs, en plus des armes à feu, ont pris des balles à satiété.

"Favorisés comme ils l'étaient par l'obstruction quasi totale des rues et se doutant bien que la police, à moins d'avoir des ailes, ne pourrait arriver à temps, les malfaiteurs pour une fois ont pénétré dans le magasin et ont tout bouleversé, afin de mieux faire leur choix."

M. Sucher a rappelé qu'en général, lors des vols précédents, les malfaiteurs ne faisaient que pratiquer une ouverture dans la vitrine et raflaient seulement ce que leur bras réussissait à saisir.

La nuit dernière, favorisés par une neige "complice", les apaches ont procédé à tête reposée, sans craindre la police.

Or, sans peut-être s'en rendre compte, les bandits ont fait main basse sur

des items de collectionneurs d'une grande valeur... item qui, pour eux, s'avèreront sûrement sans grand intérêt. Aussi nos lecteurs qui s'intéressent aux armes verront-ils au premier coup d'oeil la grande valeur de ces fusils s'il leur en est présenté un. Dans un tel cas, nous les prions de vouloir bien communiquer immédiatement avec M. Sucher soit à 1011, rue Bleury, Montréal, ou en lui téléphonant à UNiversity 1-2437 pour lui faire part de leur découverte et lui donner les renseignements qui mettront peut-être les limiers sur la piste des coupables. Nos lecteurs comprendront encore mieux l'importance d'ouvrir l'oeil à la lecture de la liste de quelques-unes des armes volées avec une annotation de leur valeur respective.

1 carabine Winchester, modèle fabriqué en 1873, calibre 44, action bronze, avec monogramme, crosse finie au poli français (valeur estimée à \$1,000.00);

1 carabine Lewis à canon, se chargeant par le canon, modèle 1839, canon de 36" de longueur, canon à six cannelures prononcées en hexagonal, crosse garnie d'argent, décorée de gravures d'aigles en bronze (valeur estimée à \$750.00);

1 carabine Colt, calibre 44, canon de 20" (valeur estimée à \$400.00);

1 carabine Flint-Lock-Kentucky, action bronze, calibre 44, crosse sculptée (valeur estimée à \$400.00);

1 carabine de marque Winchester, calibre 44, modèle 1866, monture en bronze et plaque de crosse du même métal, à répétition — premier modèle à action à levier (valeur estimée à \$250.00);

1 fusil L.C. Smith, un canon, à chien caché, éjecteur automatique, calibre 12, gravé (valeur estimée à \$250.00).

Bien que nombre d'autres armes aient été dérobées par les voleurs, on peut comprendre l'anxiété manifestée par International Firearms dans leurs efforts pour retracer ces armes précieuses et rares.

Aussi faisons-nous appel à l'esprit sportif dont savent toujours faire montre les lecteurs de "Chasse et Pêche" pour aider à retrouver ces armes... et capturer les coupables.